

vages destinés à Mme la comtesse ? commença Louis Perrin.

—C'est moi.

—Vous seule ?

—Moi seule.

—C'est ici dans cette pharmacie, que vous prenez les médicaments qui leurs servent de base ?

—Toujours et jamais ailleurs.

—Quand une tisane est préparée d'avance, où la déposez-vous ?

—Là, sur ce rayon, et je viens la chercher aussitôt que Mme. la comtesse en a besoin.

—La porte de la pharmacie reste-t-elle quelquefois ouverte en votre absence ?

—Jamais. Après les recommandations que vous m'avez faites, ce serait de ma part une négligence impardonnable. Je ferme la porte avec soin et je ne me sépare pas de la clef.

—Quelqu'un partage-t-il avec vous les soins que vous donnez à Mme. de Kéroual avec un zèle et un dévouement dont elle fait le plus grand éloge ?

—Personne.

—Votre mari, cependant, pourrait vous aider dans la manipulation des médicaments, dans la préparation des breuvages...

—Mon mari ! le pauvre cher homme ! Depuis que vous l'avez si bien guéri de sa fracture à la jambe, il n'a pas mis les pieds ici, ni dans les appartements. Il n'entre au château que pour prendre ses repas et pour se coucher.

—Ainsi, vous seule approchez Mme. la comtesse ?

—Moi, sa fille et la mienne, et M. le baron.

—Je parle des gens attachés à son service.

—Aucun.

—Mme la comtesse n'a pas d'ennemis ?

—Des ennemis ! s'écria Périne avec un geste énergique de dénégation. Est-ce que c'est possible ! Et qui donc pourrait la haïr, cette sainte et digne femme ? Un ange de douceur et de bonté ! Non, non, monsieur le docteur, elle n'a point d'ennemis ? Tout le monde ici l'aime, tout le monde l'adore, et c'est justice !

—Ainsi, vous, Périne, vous l'aimez tendrement ?

—Eh ! comment ne l'aimerais-je pas ? Je serais donc un monstre ! Songez, Monsieur le docteur, que je lui dois tout, la vie de mon mari, celle de ma fille peut-être, notre tranquillité ! Ah ! qu'on me demande mon sang pour elle ! On verra si je l'aime !

—Eh bien ! continua le médecin en regardant avec un redoublement de fixité la femme de Jean Rosier, ne conservez aucune illusion. Mme de Kéroual est mourante.

Périne devint très-pâle et ses yeux semblèrent s'agrandir.

—Mourante ! répéta-t-elle avec stupeur. Vous avez dit : Mourante !

—Oui, et ce n'est point une maladie naturelle qui la tue.

—Qu'est-ce donc alors ?

—C'est un crime.

Périne recula de trois pas. Son visage offrait une expression de stupeur allant jusqu'à l'hébètement.

—Un crime ! s'écria-t-elle enfin d'une voix rauque. Allons donc ! est-ce que c'est possible ! Non ! je ne vous crois pas ! Non ! non !

—Eh c'est la vérité cependant ! Mme de Kéroual meurt empoisonnée !

Périne passa ses deux mains sur son front avec un geste de folie.

—Et vous êtes sûr de ce que vous dites ? reprit elle ensuite en saisissant le bras du docteur.

—J'en suis sûr ! Le crime est aussi clairement démontré pour moi que l'existence du soleil.

Périne fondit en larmes et balbutia :

—Le poison ! Ah ! c'est infernal ! Mais quel est le misérable ?.....

C'est pour tâcher de le découvrir que je vous interroge, continua le médecin.

A son tour, la jeune femme attacha sur son interlocuteur un regard tout à la fois fixe et effaré.

—Ah ! s'écria-t-elle avec épouvante, avec horreur, vous ne m'avez point soupçonnée ? Vous ne m'accusez pas ?

Au lieu de répondre d'une façon absolument négative, Louis Perrin se retrancha derrière cette généralité :

—Je ne soupçonne personne.....je n'accuse personne.....je cherche.

—Pourquoi ne pas vous adresser à la justice et dénoncer le crime ? demanda Périne.

—Parce que, jusqu'au dernier moment, je veux, contre toute vraisemblance, garder l'espoir de sauver Mme de Kéroual. Or, il suffirait de la justice apparaissant tout à coup devant elle, et lui révélant la présence d'un meurtrier dans sa maison, pour porter le dernier coup à cette existence qui ne tient plus qu'à un fil.

—Mais alors, du fond des ténèbres où il se cache, le monstre, se misérable assassin, continuera son œuvre.....

—Non, car nous serons là tous deux pour déjouer cette œuvre infâme.

—Comment ?

—Il faut, à partir de cette heure, que vous ne quittiez plus un instant Mme de Kéroual, ni le jour, ni la nuit.

—Oh ! soyez tranquille, monsieur le docteur, je ne la quitterai plus

—Il faut que la tisane, préparée par vous seule, ne cesse jamais d'être sous vos yeux.

—Je ne la perdrai pas de vue.

—Il faut, de votre part, un redoublement de surveillance quand une personne du château approchera Mme la comtesse. Même lorsque cette personne sera M. le baron de Strény.

—Eh quoi ! monsieur le docteur, balbutia Périne aterrée, soupçonneriez-vous donc.....

Le médecin l'interrompit :

—Encore une fois, dit-il, je ne soupçonne personne et je me dédie de tout le monde.

—Mais lui, reprit Périne avec insistance, lui, M. le baron, qui dans quelques heures sera le mari de madame ?

—J'ai dit : tout le monde ! répliqua le jeune médecin d'une voix brève

Puis, au bout d'une seconde, il continua :

—Il me reste une dernière recommandation à vous faire.

—Laquelle ?

—Chaque fois que vous serez au moment de présenter à Mme la comtesse un verre de tisane, assurez-vous que les vertus bienfaisantes de ce breuvage ne sont point devenues des propriétés toxiques.

—Comment pourrai-je le faire ?

—Prenez dans votre bouche une cuillerée de tisane. Si vous éprouvez sur la langue et sur le voile du palais une sensation d'acré chaleur, c'est que la main du meurtrier, profitant d'une seconde où votre surveillance se ralentissait, aura de nouveau versé le poison.

(A continuer.)